

La guerre pour l'imagination

Notre environnement change à toute allure. Et lentement mais sûrement, de façon presque inaperçue, nous aussi changeons en même temps. L'environnement nous change. Il influence nos faits et gestes, la conception de notre temps, nos mouvements, nos désirs et nos rêves.

Regarde cette ville. C'est un endroit qui se trouve constamment en état de changement. Le pouvoir y érige de nouveaux centres commerciaux et des prisons, y occupe les quartiers avec des milliers de nouvelles caméras et des commissariats supplémentaires, y construit des lofts pour les riches et pousse les pauvres en dehors de la ville, y étend les transports en commun pour que tout le monde puisse toutefois arriver chaque jour à l'heure à sa place dans l'économie. Et pourtant – et les défenseurs du système le savent trop bien – l'occupation du territoire par toutes ces infrastructures reste au fond relative. En

l'espace de quelques nuits sauvages, une foule en insurrection pourrait techniquement parlant réduire tout cela en cendres. C'est bien pour cela que la véritable occupation – l'occupation durable qui garantit que l'oppression survive sous différentes formes à travers l'histoire – se trouve ailleurs. Elle se trouve dans nos têtes. Nous grandissons dans un environnement et sans pitié, cet environnement cherche à déterminer notre imagination. C'est bien cela le but que les puissants postulent quand ils n'épargnent ni temps, ni argent pour transformer cette ville de Bruxelles. Au fond ils ne veulent pas seulement que nos activités quotidiennes soient au service de cet environnement, mais aussi que nos pensées se limitent à ses cadres. Jusqu'au point où nos rêves restent toujours à l'intérieur de ces cages dans lesquels cet environnement nous a enfermés : citoyen, consommateur, employé, prisonnier, petit délinquant/commerçant dans la marge... C'est ici que se situe la véritable victoire du pouvoir : au moment où s'est effacée toute mémoire des révoltes qui démolissaient ces cages. Dans cette ville, il n'y a pas si longtemps, ce genre de révoltes perçait souvent la routine quotidienne. Des flics ont été attirés dans des guets-apens, des commissariats ont été pris d'assaut, la vidéosurveillance a été sabotée, les portiques dans les métros ont été mis hors service, des quartiers ont été rendus dangereux pour toutes sortes d'uniformes, il y a eu des mutineries dans les prisons, avec des échos solidaires dans la rue... L'Etat préférerait qu'on oublie toutes ces possibilités qui sont de moins en moins saisies. Car une fois qu'elles sont oubliées, elles cessent tout simplement d'exister. C'est un combat constant pour garder ces possibilités ouvertes, pour les pousser plus loin, pour

en inventer de nouvelles et les essayer dans la pratique. C'est un combat constant pour l'imagination, car c'est elle qui peut soit être le combustible d'un feu incontrôlable contre l'oppression, soit étouffer toute possibilité de foyer. L'action directe sous toutes ses formes est notre arme. Comme pied de biche forçant les portes de l'imagination, elle garde la pensée à l'affût et l'agir en état de combattre.

Il n'y a que le jeu offensif entre les deux qui puisse nous rendre vraiment dangereux pour l'ordre établi. Imaginons ce qui semble impossible et faisons ce qui semblait impensable.

[la cavale, contre la prison et son monde]

La guerre pour l'imagination